

JOËL PRALONG

**Guérir
de la blessure
du père**

Ed|B

Ouverture

LE GOÉLAND BLESSÉ

Plus je la regarde et plus elle me fascine, cette reproduction du *Retour du prodigue* du peintre hollandais Rembrandt, accrochée au-dessus de ma tête. Elle me renvoie étrangement à moi-même, à ma manière de vivre mes relations aux autres et à Dieu. L'œuvre est immense et aussi profonde qu'un océan. On ne se lasse jamais de la contempler. Et lorsque Paul Baudiquy¹ y ajoute sa note poétique, elle redouble d'intensité, plus pénétrante encore :

« Son visage est aveugle. Il s'est usé les yeux à son métier de Père. Scruter la nuit, guetter, du même regard, l'improbable retour ; sans compter toutes les larmes furtives... il arrive qu'on soit seul ! Oui, c'est bien lui, le Père, qui a pleuré le plus. Je regarde le fils. Une nuque de bagnard. Et cette voile informe dont s'enclôt son épave. Ces plis froissés où s'arc-boute et vibre encore le grand vent des tempêtes, des talons rabotés comme une coque de galion sur l'arête des récifs, cicatrices à vau-l'eau de toutes les errances. Le naufragé s'attend au juge, "traite-moi, dit-il, comme le dernier de ceux de ta maison". Il ne sait pas encore qu'aux yeux d'un père comme celui-là, le dernier des derniers est le premier de tous. Il s'attendait au juge, il se retrouve au port, échoué, déserté, vide comme sa sandale, enfin capable d'être aimé. »

1. À écouter sur You Tube : « Le retour du prodigue » par Paul Baudiquy.

Cela fait tant d'années que la peau du fils prodigue colle à la mienne, le petit dernier parti et revenu (cf. Lc 15, 11-32), l'adolescent toujours assoiffé de nouveautés et jamais rassasié d'émotions fortes. En quête de reconnaissance et d'approbation. Moi aussi, je suis le dernier de la famille, flanqué d'un tempérament d'ado fonceur et instable, rêveur, artiste et intuitif, débordant d'idées, de projets et de créativité, fuyant comme la peste toute forme d'autorité, ne supportant pas d'être mis en cage, à l'image des goélands, le bec levé vers de nouveaux espaces. Mais je ne suis pas un goéland... Qu'à cela ne tienne ! Lorsque l'envie me prend de faire de la haute voltige, très haut dans le ciel, sur les ailes de mon imagination, irrémédiablement je pique du nez, en direction de ce réel parfois bien cruel. Alors, traînant la patte, je n'ai plus qu'à me jeter entre les bras de l'Amour divin, blottissant mon visage au creux des « entrailles de la Miséricorde », pour un autre départ. Savez-vous que dans la Bible, « Miséricorde » s'apparente à « entrailles maternelles » ? Dieu nous aime et nous accueille avec une tendresse toute maternelle : « *Ephraïm est-il donc pour moi un fils si cher, un enfant tellement préféré, pour qu'après chacune de mes menaces je doive toujours penser à lui, et que mes entrailles s'émeuvent pour lui, que pour lui déborde ma tendresse ?* » (Jr 31, 20.) En écho, le texte grec de la parabole de Luc précise : « *Comme il était encore loin, son père le voit : il est remué jusqu'aux entrailles.* » (Lc 15, 20²)

Et Paul Baudiquey d'embellir le mouvement du fils :

« Appuyé de la joue – tel un nouveau-né au creux d'un ventre maternel – il achève de naître. La voix muette des entrailles dont il s'est détourné murmure enfin au creux de son oreille. Il entend. »

2. Traduction de Sœur Jeanne d'Arc, dans : Luc, DDB, « Les belles lettres », Paris, 1986, p. 132.

La Miséricorde est le « creux d'un ventre maternel » où je puis naître à nouveau et devenir ainsi qui je suis vraiment, non pas un goéland, mais le fils de ce Père qui m'aime intensément. Car c'est ce Père-là qui imprime dans le cœur mon identité profonde : « Tu es mon fils bien-aimé et moi je t'aime ! » Ce « ventre maternel » m'a tellement captivé tout au long de mes années de ministère en paroisse que j'en étais arrivé à occulter le personnage du Père, pourtant important sur la toile de Rembrandt, jusqu'à carrément l'oublier dans mes homélies, prêchant à temps et à contretemps les « entrailles de miséricorde », la maman qui console, lave, soigne, étreint... Je crois que ce barbu à la stature majestueuse me gênait quelque peu. Pourquoi ce voile de déni ? La peur du père ? Un père qui prend trop de place ? Il faut dire que durant mon enfance, j'eus une relation privilégiée avec ma mère et peu de contacts avec mon père. En voilà certainement la raison...

Et puis, à l'occasion d'un temps de ressourcement (été 2013), mon âme se mit à murmurer : « Joël, tu es un prêtre plein de miséricorde, tu as un cœur de mère pour tous ceux qui viennent à toi, mais maintenant, tu dois devenir père. » Imaginez le choc ! Le tableau de Rembrandt prit dès lors une tout autre tournure, il me révéla le vrai visage du Père. Je sentis naître en moi la force du père. Je pouvais quitter le « sein maternel » pour accéder au Père, me laisser saisir l'épaule par cette main forte et virile. Je réalisai que la maman, c'était « l'auberge du bon Samaritain » (cf. Lc 10, 25-37), ce lieu de réparation, de guérison, de consolation, où il fait bon vivre, mais qu'un jour, il faut aller plus loin, reprendre le chemin. Le « père » m'apparut comme l'idéal du courage, de l'audace, de la fermeté, la volonté d'assumer ses responsabilités d'homme et de chrétien, de s'oublier soi-même, de se donner, d'aller jusqu'au bout des exigences évangéliques. Un nouvel horizon se dessinait devant moi, un nouvel apprentissage s'amorçait, celui de devenir père

à mon tour. Inévitablement, ce chemin allait croiser celui de mon propre père encore en vie... J'y reviendrai dans cet ouvrage. Car aujourd'hui, je me pose la question : « Ai-je vraiment été fils ? Mon apprentissage de la paternité spirituelle ne va-t-il pas s'emboîter dans celui du fils à l'égard du Père du Ciel ? »

Le « fils de sa mère » qui n'accède pas au père reste toute sa vie un être avide d'affection, de tendresse, de reconnaissance et d'approbation. Un « Caliméro » au présent qui doute de lui-même, de son identité, de ses capacités. Sensible à l'excès, il ne supporte ni contrariétés ni contradictions. Une parole de critique le jette à terre, tandis que la moindre flatterie le rend exubérant. Il fréquente uniquement ceux qui le gratifient, le rassurent, le protègent. Continuellement titillé par le besoin de parler de lui, de se confier à tout-va, il peine à écouter les autres. Séducteur et manipulateur, il n'a qu'un seul souci : se faire aimer. Le « fils de sa mère » cherche inconsciemment une « maman » qui le dorlote et le couve. Le « fils du père », de son côté, donne avec joie, il a confiance en lui et va de l'avant, il s'appuie sur l'assurance que lui a donnée son père ! Ses conseils le rassurent, lui procurent de l'élan, ses corrections et ses recommandations le structurent, elles canalisent ses débordements affectifs, forgent en lui la fermeté et la persévérance, son sens des responsabilités, sa prise en charge personnelle. Son père confirme ses projets et ses intentions : « Vas-y mon fils, c'est bien ! » ou, au contraire, le freine : « Là, tu fais fausse route, attends, réfléchis ! ». Un puissant repère.

Le père reste cependant profondément fils... Fils de ces « entrailles maternelles » qui le protègent de tout durcissement, pour demeurer père de tendresse et de miséricorde, et à la fois « fils du père », capable de fermeté, de courage et de persévérance. À l'image de ces deux mains qui dansent sur le tableau de Rembrandt, l'une épaisse, masculine,

musclée, qui saisit l'épaule du fils, et l'autre fine, douce, féminine, qui reconforte, que l'on devine en mouvement sur sa frêle musculature.

Le « fils du père », adulte, reste dépendant du Père du Ciel de qui toute famille tient son nom, qui vient fortifier en lui l'homme intérieur, le fonder et l'enraciner dans l'amour du Christ (cf. Ep 3, 15-15), « *le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation* » (2 Co 1, 3) qui atteste à notre cœur que nous sommes vraiment enfants de Dieu.

Serai-je alors à la hauteur de ce père spirituel rayonnant d'amour, qui donne sans rien attendre en retour, accepte le désamour de ses enfants parce qu'il les veut libres... libres de quitter la maison, de le renier, de rejeter son autorité, de ne plus l'aimer et... de revenir ? Un père qui ne cherche pas à être reconnu, accepté, loué, puisque cette reconnaissance, il la reçoit abondamment de ce Père du Ciel au cœur de mère... Un père capable d'être à la fois exigeant et miséricordieux. Un père qui s'appuie sur le Père, socle de son être profond, vie de sa vie.

Ce livre, vous l'avez compris, s'inscrit dans la suite logique de mon expérience spirituelle décrite ci-dessus. Il emboîte le pas du fils : apprendre à être fils dans le Fils (Jésus) afin de ressembler de plus en plus au Père³. Pour beaucoup d'entre nous, ce passage nécessite une « guérison du père » ou, plus précisément, de l'image paternelle qu'on s'est forgée durant l'enfance. De plus en plus de jeunes et de moins jeunes en portent les stigmates, jusqu'à douter de leur propre identité (chap. 1). Comment s'opère cette guérison ? Des saints, des chrétiens d'hier et d'aujourd'hui nous en livrent le témoignage (chap. 2). Du sacrement du pardon

3. Dans l'ouvrage, « Père » avec une majuscule renvoie toujours à Dieu le Père, tandis que « père » avec une minuscule fait référence au père de la terre.

offert par le Père « *de qui toute paternité tire son nom* » (Ep 3, 5) découle une puissante grâce de guérison de l'image du père, grâce à laquelle nous refaisons continuellement plus ample connaissance avec notre identité profonde de fils et de filles de Dieu dans le Fils (chap. 3) afin de vivre en fils dans la confiance et l'abandon (chap. 4).

Chapitre 1

CES PÈRES ABSENTS QUI POSENT PROBLÈME

Papa cool et maman poule

« J'aime bien quand papa n'est pas là, j'ai ma maman pour moi tout seul. »

(Jean, 8 ans)

« Mon père, lui, il est cool, c'est comme un copain pour moi, parfois, on se partage la même cigarette, juste pour être ensemble. »

(Axel, 14 ans)

« C'est vrai que la femme prend de plus en plus de place à la maison. Nous avons trois enfants et, parfois, j'ai l'impression que mon mari est le quatrième. Plutôt effacé et discret, il me renvoie toujours la balle lorsqu'il faut prendre des décisions. Lui, il suit volontiers. »

(Michèle, 45 ans)

Ce n'est pas que le père soit absent, mais ce qui pose problème, c'est justement l'affaiblissement de la fonction paternelle et ses conséquences graves sur le devenir de l'enfant et de la société tout entière. Depuis qu'il est « interdit d'interdire » (mai 68), l'Autorité tremble dans ses baskets, les

limites éclatent. La loi ? On s'assied dessus, les représentants de l'ordre et de la justice ne font plus peur, on les défie, les enseignants sont souvent passés à tabac... Et tout ceci en faveur d'un comportement qui laisse libre cours au déchaînement des pulsions, à la satisfaction immédiate des besoins et des envies, au débordement des sentiments, à la fuite du réel pour se réfugier dans le rêve et les paradis artificiels, bref, à un comportement purement adolescent, qui oscille entre rêve et réalité. Au sein de cette société « adolescentique⁴ » où l'émotionnel prime sur le rationnel, où la violence chez les jeunes éclate dans les rues et les banlieues, où les revendications tonitruantes battent la semelle contre l'État nourricier, où l'on descend dans la rue pour un oui ou pour un non, la solution doit toujours venir d'ailleurs et les coupables sont toujours les autres... Une société dont les cadres politiques, les services sociaux, l'École, les éducateurs, ressemblent de plus en plus à des mamans qui assistent, assistent et assistent encore, maternent, consolent, nourrissent, éduquent, dialoguent tout le temps, accompagnent, tolèrent, promettent, sanctionnent aussi, mais juste ce qu'il faut pour donner une nouvelle chance de s'en sortir. Symptomatiques, ces « télé-réalités » qui jettent en pâture la vie sentimentale des gens sur le petit écran, spectacle burlesque qui se gorge des problèmes intimes des autres, véritable cocktail de colère, d'angoisse, de jalousie, de crises de larmes ou de rires, qui, au bout du compte, ne fait que brasser des émotions sans donner de solutions. On dirait de la bière qui mousse et éclabousse, avant de retomber platement sur la surface du liquide, sans qu'on puisse en savourer le goût. Dans ces ébats et débats émotifs, tout le monde joue à la « maman-kleenex » de la personne en peine, y allant de ses propres points de vue, avec un regard de compassion ou de jouissance. Comment aller plus loin

4. Voir le livre de Tony Anatrella, *Interminables adolescences, Les 12/30 ans*, Cerf/Cujas, Paris, 1991.

puisque les repères éthiques ont été rayés de la vie de tous les jours ? Et que personne ne fasse éventuellement appel au bon sens moral, de peur d'être taxé de catho intolérant et ringard !

Je me dis que face à ce constat, nous aurions vivement besoin d'un « bon père » aimant et avisé pour faire un peu d'ordre et remettre l'église au milieu du village. Ma foi, chacun récolte ce qu'il sème. Il faut dire qu'on est passé d'une société patriarcale des années 50, réglée comme du papier à musique, selon des critères précis et bien établis, où chaque problème avait sa solution et chacun des responsabilités bien typées, à une société matriarcale qui maintient indéfiniment ses enfants en couveuse, freinant l'apprentissage de leur autonomie d'adultes responsables. Les changements de conditions de vie, l'avenir incertain qui se profile devant les jeunes, la peur de l'échec, les coûts financiers toujours plus élevés, le phénomène du « cocooning⁵ » entretenu parfois par des parents qui n'ont pas fait le deuil de leur propre adolescence, n'encouragent nullement les jeunes à se séparer sainement de leur famille pour aller de l'avant. Ces parents sont souvent découragés face à des ados qui n'en finissent plus d'être en crise, qui se révoltent contre leur autorité et se rebiffent à la moindre contrariété. Parfois exténués à force de répéter les mêmes consignes, les parents finissent par baisser les bras, hésitant à mettre des limites ou ne sachant plus où les mettre.

Dans cet état d'esprit, les adolescents sont aussi dépités que leurs parents en traversant cette période tourmentée de leur vie. Privés de réponses rassurantes, en manque de pères et de repères éthiques sûrs, certains glissent vers des comportements à risque : idées suicidaires et tentatives de suicide, fugues, violence, dépression, toxicomanie, dépendances de toutes sortes.

5. Comportement casanier et passif, dépendant du cocon familial.

Papa, t'es pas mon copain !

« Moi, je veux devenir aussi grand et aussi fort que mon papa. »

(Julien, 5 ans)

« Mon papa, il sait tout, pas besoin d'aller voir dans le dictionnaire. »

(Martine, 8 ans)

Un père n'est pas un copain, mais un modèle auquel l'enfant a besoin de ressembler, de s'identifier. Mais commençons par le commencement.

Qu'on le veuille ou non, notre première expérience d'amour, notre plus vieille affection, c'est notre maman ! Au commencement de son existence, dans le ventre maternel, le tout-petit forme un couple avec sa mère, à l'intérieur d'un monde clos, sécurisant, chaleureux, aimant, sans faille, à l'abri des contraintes et des contrariétés. En totale dépendance de son petit paradis originel, il reçoit tout le nécessaire pour sa vie et sa croissance, pas le moindre effort à faire, c'est automatique, tous ses désirs sont satisfaits. Tout baigne, génial ! La psychologie parle de « symbiose », de « fusion » avec la mère, tel un sachet de tisane infusé dans un bol d'eau chaude, on ne peut séparer l'eau de la tisane. Il n'y a pas de différence entre la mère et l'enfant : « Maman, c'est mon moi agrandi, j'habite un grand royaume et je suis le roi ! » Et puis arrive le jour où notre petit bout d'homme pointe son nez dans notre froide réalité : le choc de la naissance, la rupture ! Indispensable séparation, brisure du « nous » indifférencié et fusionnel, afin que notre roitelet se découpe en « je » distinct, sujet de Sa Majesté Le Monde qui l'entoure, différent de sa mère, soumis à ce réel encore irréel pour lui. Mais pendant quelques années encore, trois ans environ, l'enfant frileux reste fusionnel, accroché à sa mère comme une sangsue. Ensuite, voici le trouble-fête